Document generated on 10/12/2024 3:36 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Territorialité du poème

Jocelyne Felx, *La pierre et les heures*, Saint-Hippolyte, Montréal, le Noroît, 1995, 66 p., 12 $.

Hugues Corriveau

Number 79, Fall 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38643ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Corriveau, H. (1995). Review of [Territorialité du poème / Jocelyne Felx, *La pierre et les heures*, Saint-Hippolyte, Montréal, le Noroît, 1995, 66 p., 12 $.] *Lettres québécoises*, (79), 35–35.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jocelyne Felx, *La pierre et les heures*, Saint-Hippolyte, Montréal, le Noroît, 1995, 66 p., 12 $.

Territorialité du poème

Région du poème ou région de la vie sont, en un ensemble mobile, tout le lieu d'écriture qui convie Jocelyne Felx aux portes de sa propre nuit.

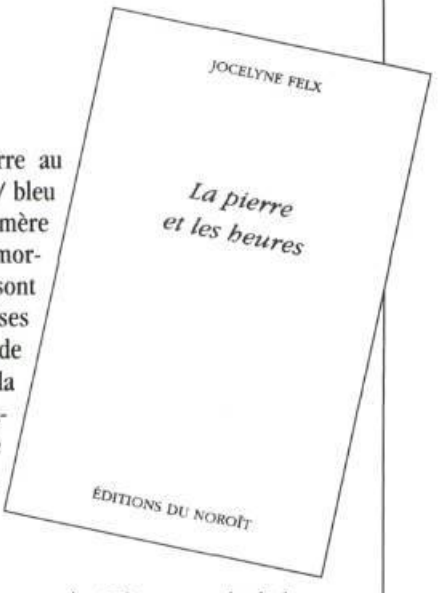
POÉSIE
Hugues Corriveau

Jocelyne Felx

DE L'AUDACE, SANS DOUTE EN FAUT-IL BEAUCOUP pour inscrire son écriture dans un régionalisme topographique restreint, inscription affirmée de livre en livre, comme si l'œuvre trouvait là à s'incarner mieux aux yeux de l'auteure. Ce fut le cas, en un autre temps pour un Alfred DesRochers, ce l'est ici pour Jocelyne Felx en son dernier recueil, *La pierre et les heures*, qui fait de Grand-Mère non seulement un lieu identitaire, mais la source métaphorique de textes qui exacerbent l'amour territorial incarné en une certaine texture solidaire des éléments inspirateurs. Dans *Les pavages du désert*, paru chez le même éditeur en 1988, le premier poème ne disait-il pas : « Il est une ville, / petite ville papetière. / Cette ville doit son nom / à un rocher reproduisant / le visage / d'une vieille femme. »? Ici encore, Felx y retourne pour que soient conviés les ombres et les textes mêmes qui ont eu à voir avec ce lieu privilégié. Cette fois, le premier texte porte le nom de l'héroïne des *Filles de Caleb*, d'Arlette Cousture, « Émilie Bordeleau », pour atteindre « la hauteur de sa bouche », afin d'en convier les paroles de fiction, adjointes cette fois-ci à la trop vive réalité du monde environnant : « Le monde est vaste, le monde est grand / Nous marchons parmi le très pauvre / l'infime et le perdu » (p. 15) ! Ne sont-ce pas là des mots terribles qui enclenchent cet arpentage si minuscule de la demeure ? N'est-ce pas là l'angoisse de ne pas sortir vivante de ce marasme de l'œil qui n'atteint pas l'univers ? « Tu auras des mots pudiques / pour maquiller la triste réalité », dit-elle encore en ce début de livre. Force nous est de reconnaître qu'ici l'émoi, au seuil de la prison vivante, se galbe sur la plénitude du temps et de la matière (d'où le titre du livre qu'en ce doublet elle pose comme un signe).

Le quotidien comme sauvegarde

Que faire d'autre alors que d'en appeler aux tout petits gestes du monde environnant dans sa quiète langueur, dans son harmonieuse pérennité ? Confrontée à la démesure des éléments, la poète emporte avec elle dans sa phrase la complexité tellurique et aérienne des questions existentielles. Regard sur le vif irrésolu du savoir, ce recueil tient tout entier dans la recherche des assises certaines sur lesquelles poser le regard, les mots, les poèmes : « briser le miroir des apparences » (p. 23) pour accéder au « kaléidoscope d'un monde de luttes / et de matières où se concentre diamant dur / la pesanteur du monde » (p. 24). On rencontre d'abord les terres immédiates, celles qui sont la configuration géographique sur laquelle se pose la question d'exister. Du potager à la sculpture de pierre au milieu de la rivière, du petit « chat / bleu trouvé près du rocher / de la grand-mère à Grand-Mère » (p. 22) jusqu'au « morceau de souffrance » (p. 28), sont appelées à témoigner les diverses présences qui battent l'air du jour et de la nuit, qui procurent l'angoisse ou la quiétude — tout élément incomparable dans la destinée particulière de celle qui cherche sa place en son territoire.



Vivre à tout prix

Même si « [m]ourir apparaît très rare » (p. 27), comme le dit la poète en une saisissante formule envoûtante, elle retient surtout que tout en soi (comme le « pain entre un certain / nombre de mains », par exemple) est « la conséquence d'une réflexion » (p. 29), retournant ainsi le monde comme un gant et donnant à la connaissance une priorité d'existence sur la matière même, comme si la pensée était en soi l'aboutissement suprême ou la seule raison d'être des choses. Le rocher de la grand-mère devient alors le symbole tellurique par excellence à cause de sa dureté et de sa durée. Elle est la solidité qui perpétue l'obstination d'exister coûte que coûte à travers l'adversité des courants. Le rocher alors parle en soi de Sisyphe et de Méduse, d'Orphée ou d'une Ève/Amazone ou de l'Hydre, mais tête immédiate qui, en son eau affleurant, tient au-dessus des flots la vive ardeur de sauver la face. Alors, en quatre chapitres, la « pierre » (la TERRE) s'associe à « l'air », au « feu » et à « l'eau », mais en tout premier lieu aux « heures », c'est-à-dire à l'élément alchimique le plus moderne de tous, l'autre, le cinquième en sa cinquième dimension, soit le TEMPS pour que la vie soit ici incarnée. Car nous n'y pouvons rien, pauvres humains, si « nous vieillissons aussi au pied / du brasier rocher / [car] le temps brise notre élan » (p. 55). Mais il y a aussi l'espoir, car « il est encore temps / il suffit de changer les mots » (p. 65). Aucune forclusion, mais la certitude d'un stabile à l'image de femme, immergé au milieu des eaux, pour que, de la demeure, on se mette à croire en la poésie.